

Sur la réforme de l'Islam

Les printemps avortés

Sami Aoun, *La rupture libérale. Comprendre la fin des utopies en Islam*, Outremont, Athéna éditons, 2016, 239 pages

Daniel Gomez

Volume 11, numéro 1, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2016). Compte rendu de [Sur la réforme de l'Islam : les printemps avortés / Sami Aoun, *La rupture libérale. Comprendre la fin des utopies en Islam*, Outremont, Athéna éditons, 2016, 239 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 26–27.

Sur la réforme de l'Islam

L'Islam est-il soluble dans le libéralisme? Ou plus exactement la religion musulmane est-elle compatible avec la modernité et la notion de droits de l'homme? Question lancinante qui se pose actuellement dans le monde intellectuel. Le Québec ne fait pas exception à la règle. Dernièrement, Sami Aoun, que nous connaissons bien, et Aziz Farès, un auteur et journaliste de radio et de télé moins connu, se sont penchés sur la question. Aoun constate que les utopies libérales ont éclaté au Moyen-Orient et il veut comprendre pourquoi. Même s'il semble persuadé que le monde arabo-musulman et son idéologie religieuse sont compatibles avec le libéralisme, son constat prend parfois des intonations désespérées. De son côté, dans *L'encre des savants est plus sacrée que le sang des martyrs*, paroles prêtées au Prophète, Farès soutient, lui aussi, que le Coran contient les éléments à partir desquels on peut actualiser la doctrine musulmane et la moderniser. Ces deux essais s'ajoutent à une production québécoise régulière sur le même sujet et contribueront sans nul doute à une plus grande sensibilisation des Québécois à la problématique islamique.

Daniel Gomez, chef de pupitre, politique

LES PRINTEMPS AVORTÉS

SAMI AOUN

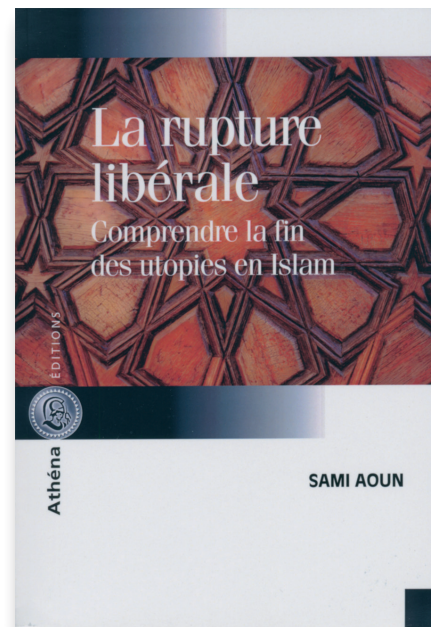
LA RUPTURE LIBÉRALE. COMPRENDRE LA FIN DES UTOPIES EN ISLAM

Outremont, Athéna éditons, 2016, 239 pages

Au Québec, quiconque s'intéresse un tant soit peu au monde arabo-musulman ou à l'Islam connaît Sami Aoun. Professeur à l'Université de Sherbrooke, spécialisé dans l'Islam et le monde musulman, grâce à ses ouvrages et ses nombreuses présences médiatiques, il a grandement contribué à sensibiliser les Québécois à la religion de Mahomet et à ses soubresauts actuels. Une des grandes qualités du professeur Aoun résidait dans l'effort pédagogique mis dans chaque essai afin de les rendre plus accessibles à un plus grand nombre de lecteurs. Il y réussit moins bien avec *La rupture libérale*. L'ouvrage n'est vraiment pas facile d'accès, trop confus peut-être; certainement trop ambitieux, l'auteur a certainement vu trop large. Il mélange également les styles: tantôt analyste objectif qui cherche à comprendre l'échec de ce qu'on a nommé le «printemps arabe» et du libéralisme en général dans les pays arabo-musulmans, tantôt pamphlétaire moraliste, ardent défenseur de la démocratie libérale. Bref, ce n'est peut-être pas l'essai le plus réussi de Sami Aoun. Néanmoins, le professeur nous fournit dans son livre une quantité d'éléments précieux pour encore mieux comprendre le phénomène islamique et le monde arabe dans toute leur incommensurable complexité.

La problématique centrale de l'essai c'est évidemment l'échec des printemps arabes et, de façon plus large, les échecs des tentatives de conciliation entre une vision islamique de la société et les valeurs du monde actuel que sont la modernité, la sécularisation et l'aspiration aux libertés individuelles (p. 17). Aoun se demande si l'Islam est soluble dans le libéralisme. Il semble exprimer beaucoup de doutes à ce sujet, mais il demeure un de ces intellectuels qui pensent que oui (même la dérive «autoritariste» du nouveau sultan d'Istanbul ne semble pas ébranler ses convictions). Selon l'intellectuel sherbrookoise, il conviendrait de réformer la doctrine philosophique et politique de l'Islam pour lui permettre de s'approprier le rationalisme, l'esprit critique et l'autocritique indispensables à la pensée libérale, sans laquelle il ne peut y avoir ni modernité ni démocratie. D'après Aoun, l'intégrisme antimoderniste qui prédomine au Moyen-Orient a maintenu cette partie du monde dans une espèce de décadence de sa culture en plus d'être responsable de l'utilisation de la violence contre l'autre.

Dans son propos, l'auteur nous entretient de l'échec historique de l'islamisme et du panislamisme. Le monde musulman n'a en effet jamais pu réaliser l'unité de l'Umma, la communauté des



croyants. Cette communauté s'est d'abord divisée entre sunnites et chiites. L'Islam sunnite, très majoritaire, s'est également entredéchiré entre groupes tribaux plus ou moins sectaires. Les Frères musulmans et leur slogan «L'Islam est la solution» ont eux aussi échoué. Pour le politologue de Sherbrooke: «Le cœur de la crise des islamistes en général et des Frères musulmans en particulier réside dans leur ambiguïté vis-à-vis de la démocratie libérale citoyenne» (p. 69). Le panarabisme, mouvement visant l'unification du monde arabe, a également échoué dans l'implantation des utopies libérales au Moyen-Orient. Gamal Abdel Nasser, le président d'Égypte des années 1960-70, fut le principal porte-parole de cette idéologie. Malgré son autoritarisme, il s'était quelque peu rapproché du libéralisme politique et de l'idée de nationalité. Mais lui aussi échoua et la rue musulmane resta aux mains des religieux, nous dit l'auteur.

Dans un ton plus doctrinal, très pro-libéralisme, Aoun soutient que l'échec des printemps arabes c'est évidemment aussi l'échec des utopies libérales au Moyen-Orient. En ce sens, les intellectuels libéraux arabo-musulmans ont une lourde tâche, celle qui consiste à démontrer que l'Islam n'est pas une religion antinomique au libéralisme. Le discours libéral arabe doit convaincre les populations arabes qu'il est porteur de l'aspiration à la liberté que l'on retrouvait chez les principaux acteurs des printemps arabes; il doit aussi répondre aux besoins des citoyens dans leur vie privée et ne plus être perçu essentiellement comme une créature de l'Occident libéral. Vaste chantier... Les libéraux arabo-musulmans doivent de plus conscientiser le monde musulman aux notions de droits de la personne, de libertés individuelles et de justice sociale; bref, combler le fossé entre la doctrine libérale et la charia (p. 116).

suite de la page 26

Sami Aoun fait aussi un constat d'échec en ce qui concerne le nationalisme et la pensée arabe de gauche. Tout comme le libéralisme, le nationalisme arabe a échoué avec la défaite de Nasser face à Israël en 1967. Quant aux idéologies arabes de gauche, elles n'ont jamais vraiment eu de soutiens financiers et populaires pour s'implanter. Il faut comprendre que les présomptions d'athéisme ou même de simple «laïcisme», dont pourraient être taxés les représentants de la gauche arabe, heurtent profondément la psyché collective musulmane profondément imprégnée de valeurs mahométanes.

J'ai dit en introduction que Sami Aoun embrassait large dans son essai, trop peut-être. Le survol qu'il fait des expériences de libéralisation dans différentes sociétés arabes ne contredit pas mon propos, mais il est très intéressant. Nous nous familiarisons ainsi avec les cas de la Tunisie, de l'Égypte, de la Syrie, de la Libye, du Maroc, du Bahreïn, ainsi que ceux du Yémen et du Liban. Las, le constat est là encore assez décourageant. Hormis des lueurs d'espoir qui pourraient venir de la Tunisie, l'auteur est résolument pessimiste en ce qui concerne l'espérance de voir des

pays arabo-musulmans «atteindre des fins démocratiques». Avec des intonations angoissées, sinon désespérées, il pose la question fondamentale: «... pourquoi le rêve libéral ou démocratique libéral est-il devenu cauchemar au Moyen-Orient arabe? Pourquoi ce qui a été réussi en Afrique, en Amérique du Sud et en Europe de l'Est n'a-t-il pas pris racine dans l'espace arabe? Et même pourquoi dans un État laïque républicain démocratique comme la Turquie, les islamistes au pouvoir lui font-ils perdre son attraction?» (p. 222) L'auteur n'a pas de réponse claire, d'ailleurs personne n'en a, mais il suggère que c'est peut-être dans une malédiction culturelle, ou dans une malédiction géoculturelle qui pèserait sur l'espace arabo-musulman, ou bien encore dans une malformation congénitale de l'État arabe au lendemain de la Première Guerre mondiale, que réside l'explication de l'impossibilité pour le monde arabe de matérialiser les utopies libérales en réalités démocratiques modernes. ❖

Brèves réflexions sur l'islam

AZIZ FARÈS

L'ENCRE DES SAVANTS EST PLUS SACRÉE QUE LE SANG DES MARTYRS

Montréal, XYZ, 2016, 126 pages

Aziz Farès est un intellectuel algérien installé au Québec depuis 1996. Il s'intéresse aux questions religieuses et a publié en 2009 un essai intitulé *J'ai failli égarer Dieu*, dans lequel il faisait une lecture comparée des différents textes religieux: Bible, Thora, Évangiles, Coran. Tout en étant profondément croyant, il se situe dans la mouvance de ces musulmans critiques de l'islamisme et désireux de réformer l'Islam. Dans *L'encre des savants...*, Aziz Farès s'est donné comme objectif «[...] de comprendre les raisons qui ont fait basculer la placide, mais dynamique société québécoise dans l'affrontement avec l'islam» (p. 23). L'auteur veut aussi faire connaître cette religion aux Québécois. Mais quel islam, la pacifiste ou la guerrière? À la différence de Djemila Benhabib et d'autres intellectuels plutôt sceptiques quant au caractère pacifiste de la religion de Mahomet, Farès se range résolument dans le camp de ceux et celles qui soutiennent l'idée de l'existence d'un «vrai islam», pacifiste, tolérant et éclairé. Cet «islam des lumières» aurait éclairé le monde musulman entre les XI^e et XIII^e siècles. Le titre de son essai: «l'encre des savants est plus sacrée que le sang des martyrs», est d'ailleurs un hadith (règle de vie) supposément dicté par le prophète. Cela illustre bien, selon l'auteur, l'importance de la science et son primat sur la foi dans la pensée mahométane.

L'ouvrage prend la forme d'environ 25 réflexions, ou bulles, de 2 ou 3 pages chacune, sur autant de thèmes: femme et liberté, radicalisation, jihad, identité dans le monde musulman, intelligentsia musulmane, déculturation, etc. En raison de la brièveté de ces réflexions le lecteur a l'impression, avec raison, qu'on lui ouvre beaucoup de portes, pour les refermer aussitôt; il reste à chaque fois sur sa faim. De plus, si ce lecteur ne dispose pas déjà d'une bonne base de connaissances sur la religion musulmane, il aura du mal à s'y retrouver. L'essai est certainement trop dense, mais quelques intuitions méritent qu'on s'y attarde. Ainsi en est-il de la tolérance et de l'islam. Contrairement à d'autres penseurs critiques de cette doctrine, Farès soutient, et s'efforce de démontrer, que l'Islam des origines est marqué du sceau de la tolérance (p. 24). Il relève pour cela des exemples de bonnes ententes entre le monde musulman et la chrétienté à travers les siècles. Il insiste particulièrement sur la difficulté à comprendre le texte coranique: «Le texte coranique, comme la plupart des textes religieux, n'a pas encore révélé son secret et continue d'entretenir une obscure clarté dans laquelle se profile un mystère indicible» (p. 34). Dans le même ordre d'idée, il soutient que «Le texte coranique exprime une manière de penser qui, à l'évidence, échappe à la compré-

hension du fidèle le plus dévoué» (p. 56). L'auteur pousse encore plus loin sur l'hermétisme du Coran quand il déclare qu'«entrer dans la dimension profonde du texte coranique sans y être invité, et surtout sans y être préparé, peut représenter un danger» (p. 57). Il nous rappelle d'ailleurs que le Prophète ne savait pas lire, d'où la difficulté à rapporter fidèlement les révélations qu'il disait avoir eues. L'auteur confesse n'avoir lui-même rien compris au livre sacré des musulmans la première fois qu'il l'a lu, et avoir encore beaucoup de difficulté à le comprendre. Bref, le Coran est tellement abscons que personne ne peut vraiment en revendiquer le vrai sens. À cette incompréhension inhérente, liée à la nature même du texte «sacré», s'ajoute la transcription en arabe, une langue déficiente qui exige une maîtrise parfaite de la grammaire et de la syntaxe. Mais quoi qu'il en soit, Aziz Farès se range du côté des intellectuels arabo-musulmans qui veulent actualiser le livre sacré des musulmans en le resituant dans une réalité nouvelle.

Toujours animé par cette volonté de réforme et de «contextualisation» l'auteur glisse quelques mots sur les thèmes des femmes et de la modernité, puis sur le fameux thème du jihad. Il traite bien sûr de l'oppression incontestable des femmes dans le monde arabo-musulman, mais relie davantage ce phénomène à l'environnement arabo-méditerranéen qu'à la religion musulmane elle-même. Il s'efforce de trouver dans les dires du Prophète des éléments qui sous-tendraient une certaine égalité sexuelle. Il n'est cependant pas toujours très convaincant; par exemple en ce qui concerne la polygamie pratiquée par Mahomet lui-même. À ceux qui évoquent ce fait Farès répond que: «Mahomet a été monogame jusqu'à la disparition de son épouse Khadidja, femme d'affaires avisée» (p. 74). L'argument ne me semble pas tellement probant. D'autre part on aurait pu s'attendre à ce qu'il élabore un peu plus sur la question du jihad, mais là encore il est très bref; il se contente de condamner sévèrement le jihad guerrier et insiste sur la dimension spirituelle de cet exercice: «Le jihad, aujourd'hui, vidé de son contenu spirituel et moral, a des allures belliqueuses. La théologie a disparu de la pensée musulmane au profit de l'uniforme des soldats d'un dieu absent au nom duquel les actes les plus criminels sont commis» (p. 76). Il a beau insister sur l'acte de piété que devrait d'abord et avant tout représenter le jihad pour chaque musulman, il ne nous convainc pas assez que cette idée est dominante dans l'esprit du Coran. Là encore il nous laisse sur notre faim....

